

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



—Mais pourquoi ces crâmes? ballotta Eugène, en essayant de prendre un air calme. —Pourquoi? fit Amélie les yeux pleins de larmes... Pensez-vous donc que le rêve de ma mère n'est pas un lugubre avertissement? —Le rêve dont vous allez moi parler? demanda Alfred.

—Ecoulez-moi, Eugène, reprit la jeune fille, et si vous avez un peu d'amour pour moi, vous ferez, n'est-ce pas, ce que je vous demanderai? —E voulant prendre quelques repos, cet après-midi, au milieu d'un sommeil agité, je me vis au pied du lit de ma mère, au pied du lit sur lequel elle mourut, me comme sa pauvre mère. La voûte était là aussi, Eugène, car tout comme elle mourut où elle nous quitta. Elle me faisait jurer de ne jamais épouser un homme dont les mains seraient souillées de sang et elle me racontait alors... C'est un songe allégorique, qui, à mon tour, est venu me crier: Malheur à l'homme qui s'abandonne et comme souteraine, près d'une jeune femme basse où mouraient quelques charbons, un homme aux yeux hagards s'agitait convulsivement. Ses pensées semblaient vouloir étouffer un cri du cœur qui de la conscience qui toujours malgré lui se faisait entendre dans son haut. Cet homme s'assis et paraissait céder à un besoin... regarda son habit. Il était marqué d'une tache de sang. Le malheureux aussitôt l'arracha et remonta les lions, jete avec horreur le vêtement sanglant; le feu sembla un moment s'éteindre, mais une fumée sombre s'enleva bientôt, puis la flamme rougeâtre brilla et s'éleva... mais la tache de sang restait adhérente au foyer. Désespéré, l'homme se précipita à effacer cette tache; sa main se porta vers la poitrine, son funeste, son doigt s'avance, il ne voit plus rien. La joie sauvage brille sur sa figure, il étend les bras; l'horrible tache de sang disparaît, il se sent libre et s'écrie marqué au cœur, elle le brûle et laisse ensuite tomber sans le malheureux. —Eugène, la veille de la mort de mon père, ma pauvre mère vit cette horrible image et moi aujourd'hui, dans quelques heures seulement, elle m'est aussi apparue et elle m'a mis en garde.

La pauvre jeune fille ne put achever. Elle tomba mourante aux pieds des deux jeunes gens. eux-mêmes troublés, tremblants, ne savaient plus si penser, ni agir. Enfin, quand ils virent la vie reprendre chez madame de Logny, voyant l'un d'eux se diriger vers elle, M. Goran se ranima, rassembla des forces et fit quelques pas pour lui parler. Après plusieurs moments d'efforts, elle s'adressa à Eugène: Par pitié, lui dit-elle, dites-moi si vous devez vous battre.

—Non, répondit Alfred, c'est moi qui dois me battre demain. —Eugène, me rendrez-vous service. —Je vous en supplie, ajouta-t-il, ne vous alarmez pas davantage; laissez-vous reconduire par Eugène chez Mme de Logny. Moi je vais prévenir M. Heurtas qu'une indisposition vous retient chez elle.

Quelques instants après, une voiture emporta Amélie et Eugène. Et se voyant les deux jeunes gens se firent un signe qui ne pouvait être mécompris.

II.

La nuit qui suivit la scène que nous venons d'esquisser fut une nuit de trouble et d'agitation. Resté seul, Alfred se demanda quelle conduite il avait à tenir. Brave et généreux, il eût volontiers pris sous son propre compte la querelle de son ami. Il se fit de la lutte et de l'avenir d'auteurs profonds. ment impressionné, la scène qu'il avait faite à sa mère devait être sacrée: Amélie et Eugène s'aimaient, tandis que lui n'avait aucun lien puissant pour le retenir sur la terre; toutes ces réflexions le déterminèrent. Il se rendit chez M. Heurtas, et après l'habit pris de l'absence de sa belle-fille, il lui annonça que son ami ne pouvait se rendre au rendez-vous du lendemain, il eût à accepter Alfred Morin pour son adversaire.

A cette déclaration imprévue, le vieillard ne put contenir sa colère. —Arrivé à un âge où le nature s'affaiblit, M. Heurtas, envieux, jaloux, haineux, avait pris une aversion générale pour les hommes jeunes, vifs, élégants, qui surtout savent plaire. Epris au fond du cœur d'une passion coupable pour sa belle-fille, connaissant l'horreur qu'elle avait pour lui, sa nature mauvaise et méchante lui inspira une résolution horrible. Il assassinait Eugène de Logny, mais comme on condamne à un assassin qui commet un crime, le meurtrier en tremblant et loin de tous regards, lui, dans les ténements, leur ferait admirer son adresse et la bonté de son arme, et se ferait applaudir, tout en satisfaisant son épouvantable vengeance. C'est ainsi que le duel avec Eugène avait été résolu. M. Heurtas se considéra comme un assassin du premier ordre, par son habileté et son expérience en matière d'armes.

Quand Alfred lui eut annoncé qu'il se mettait en lieu et place de son ami, tous ses plans se trouvaient renversés. Un moment se rage, impuissant déborda en injures grossières; mais bientôt, comme frappé de leur inutilité, il s'arrêta, prit M. Morin de la laisser seul, en l'assurant qu'il allait réfléchir à sa proposition et qu'avant deux heures il lui enverrait une réponse.

Il y avait peu d'une heure qu'Alfred était rentré chez lui, il n'avait encore de nouvelles de M. Heurtas, ni de son ami. Dans une attente cruelle, il repassait l'histoire douloureuse de la pauvre Amélie, il maudissait l'homme qui venait de voir et dont le noir caractère et les horribles desseins s'étaient révélés à lui. Plein de dégoût, il se disait que des êtres se combattaient, puis se disputaient, se moquaient et obtenaient crédit et distinction, il était en proie à un sombre accès de spleen et eût aimé volontiers à en finir avec la vie, surtout s'il pouvait ainsi assurer le bonheur d'une mère et de deux jeunes gens au printemps de leurs jours.

Ces réflexions pénibles furent interrompues par l'arrivée d'Eugène. Les traits de ce jeune homme peignaient la consternation de son âme. Un moment les deux amis restèrent indécis; enfin Alfred rompit le silence. —J'ai vu, dit-il, M. Heurtas, et il m'a dit que vous n'êtes plus.

—Que tu ne restes point, moi ami. Je sais demache, elle ne m'a point surpris, mais présent le mal est irréparable. —Et la voix d'Eugène tremblait si fort en parlant ainsi qu'il ne put achever. Après une pause, il ajouta: laissez-moi écrire, laissez-moi.

Bienôt après Eugène donna le papier sur lequel il avait écrit, et quand Alfred eut lu les larmes aux yeux, la parole expirante, il alla se jeter dans les bras de son ami. L'offense que ce dernier avait faite était irréparable. Quand on sent sa valeur et que l'on a fait preuve de courage, on peut se permettre une épithète, quelque blessante, quelque injurieuse qu'elle soit; mais lorsqu'on aime sa mère, lorsqu'on connaît son cœur, son mérite et sa vie, et qu'un homme pose l'insulte envers elle, c'est de point qu'on n'ose pas la répéter, il n'y a point de lui qui n'ait que les motifs de cette nature ne puissent être jugés qu'à son tribunal.

Après avoir reçu la communication de son ami, Alfred lui demanda: les armes?

—La carabine, —à 40 pas.

—Ce n'est pas à huit heures, derrière le cimetière, —Non, nous avons six heures encore, dit Alfred, laissez-moi quelques instants. Bien que la nuit soit avancée, j'espère me faire ouvrir la porte d'un de vos amis.

Le vieillard, Eugène de Logny s'abandonna brusquement à l'émotion de ses pensées. Quelques heures s'écoulaient seulement de la rencontre de son ennemi, et il savait que cette rencontre devait être mortelle au moins pour l'un d'eux. Or lorsqu'on se voit au moment de quitter la vie, lorsqu'on se voit après avoir des êtres chéris et devant assurer votre bonheur, l'âme se sent nécessairement passer en revue le passé, énumérer les causes présentes qui rendaient l'existence heureuse et qui, dans les rêves, faisaient sourire et pensive et enfin, rassemblant toute son énergie, se mit alors à écrire. Quelles lettres, mon Dieu, que celles qu'on adresse à une mère adorée, à une femme qui vous aime, alors qu'on va s'en séparer pour jamais!

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi en préparatifs douloureux. A sept heures Alfred se leva. Voyant que son ami semblait avoir pris toutes ses dispositions, après quelques mots échangés: —Mon bon Eugène, lui dit-il, je n'aimais pas le duel et surtout j'en approuve les motifs. Le tien cependant est de ce genre que me semblait invaincu. L'offense commise envers toi demande que tu punisses celui qui t'a insulté. Aussi étranges que puissent paraître mes paroles, je te recommanderai du sang-froid et de l'énergie; ce me montrera.

Le cœur d'Alfred s'entreouvrait quelques instants encore, s'embrassant avec effusion, puis se montait en voiture et se rendait chez un chirurgien renommé qui les attendait. Le docteur, qui était Suisse, présentait une carabine à Eugène en lui disant: Cette arme vient de mon père qui me l'a batti avec elle pour l'empêcher de s'en servir; elle n'a jamais manqué son but, et j'espère qu'elle vous réussira, jeune homme, elle ne perd pas sa vieille réputation.

Quelques moments après, huit heures sonnaient aux églises, et deux voitures s'arrêtaient à peu de distance du cimetière.

III.

Un jour de mai, par un magnifique coucher de

soleil, le promeneur dont les pas se seraient portés vers le cimetière catholique de Charleston se serait peut-être étonné de voir deux femmes agenouillées sur une tombe nouvelle encore. L'une avait les cheveux blanchis par le chagrin et pleurait la perte d'un fils; l'autre, jeune et à l'âge de jours heureux, paraissait déjà ne plus appartenir à cette terre. Celui qui eût pu entendre Eugène, prières aurait distingué les mots d'Eugène: —Mon fils, mon fils, mon fils, dans la ville, la pauvre jeune fille, pleurant par un arbre pleureur, un jeune homme pâle et au regard mélancolique semblait veiller sur elle et prendre sa part de leurs pensées douloureuses. Ce jeune homme était Alfred Morin. Si vous l'eussiez interrogé sur l'issue du duel auquel il avait assisté, peu de mois auparavant, il vous eût dit que M. Heurtas était tombé sur la place, mais que son malheureux ami avait été frappé en même temps que lui.

GUSTAVE CHOUQUET.

LE FANTASQUE. QUÉBEC, SAMEDI, 13 MAI, 1848.

Fantaisies,

REPRODUCTION, NOUVELLES ET CANCANTS (Qui bien aimé bien écrite).

ENTRETIEN PRIVÉ

sur des choses publiques.

Il y a quelques jours j'étais allé faire une petite promenade pedestre à la campagne pour respirer l'air du printemps et me distraire des soucis de la vie citadine, qui est bien la plus soite, la plus fatiguante des inventions humaines. Quo le lecteur n'attende pas de moi une dissertation philosophique qui ne changerait rien aux choses, sur les avantages qu'a la vie champêtre sur les habitudes des gens des villes; j'ai autrefois satiss à débiter pour le quart d'heure.

Pur exemple je veux raconter la singulière histoire de ce jeune homme et de cette vieille dans qui... mais quelle drôle de cervelle est la mienne! Il y aura nos deux champs au commencement de cet article et à peine ai-je fait dix lignes que ma voilà au beau milieu de la chronique scandaleuse de la ville. Retournons à notre point de départ. Je n'ai pas besoin de vous dire donc que je bats la campagne, vous ne vous en apercevez que trop; mais il m'arrive quelquefois que sans avoir l'air de rien j'ai planté ça et là de petites choses dont profitent plus tard mes lecteurs pour leur instruction ou leur amusement. Je ne parle pas ici de ce que j'ai vu de... pour aujourd'hui; car cela n'aurait pas valu la peine d'être relevé dans un autre temps; mais dans un moment comme celui-ci où les marchands d'idées crient misère presqu'au point fort que ceux qui n'en ont pas à revendiquer un butin tout, on tire parti de tout! les journalistes cherchent dans leurs tiroirs de vieilles histoires qu'ils rognent, retravaillent, rafraichissent, pour les livrer à leurs lecteurs, et les prennent pour des nouvelles toutes fraîches; les marchands de... c'est-à-dire tout du fond de leurs tablettes de... ax coupant qu'ils brossent, froitent, secouent, échauffent et donnent pour la dernière main apportée par le premier navire: Et le bon public qui ne voit pas le derrière du riez-vous globe tout ça, paie, vit content et gagne le ciel par la foi sans s'en douter.

Mais encore une fois ce n'est pas du tout cela qui s'agit. Venons à ma promesse champêtre, j'étais donc comme j'ai dit de vous le dire sans commentaire, dans un village des environs, où un... journaliste et par conséquent, de acc à nouvelles, attiré, en un clin-d'œil, dans la maison où j'étais descendu, de plus rieurs des villageois, les têtes fortes de Vendroit, que vous ne décriez pas, ce que vous pourriez peut-être vous amuser aux dépens de braves gens qui valent probablement mieux que vous. Celui qui se faisait remarquer par sa loquacité et l'air d'importance avec lequel il décidait toute question d'un seul mot méritait sans qu'on se moquât de lui, et pourtant ce n'était pas un moins important personnage que l'un des maîtres d'école de Vendroit. C'est pour vous donner une idée des réformes qui j'ai aurait à faire dans le personnel du corps chargé de l'éducation des enfants,

Tribune Publique.

Au peu d'esprit que le bon homme a ait, L'esprit d'aussi par complément serroit.

Pour le Fantasque.

Mon cher Monsieur le Fantasque,

Vous me rendriez un véritable service s'il était dans les limites de votre puissance, ce de faire que je sois un peu moins malheureux. Pour cela il ne faudrait que de deux choses l'une, ou empêcher messieurs les démons tentateurs "qu'on appelle" marchands de nouveautés, de mettre leurs flambeaux annonces sur les journaux, de venter les objets qu'ils viennent de recevoir, de faire croire à toutes les badaudes que ce qu'ils avient avaient les années précédentes n'était rien auprès de ce que continuent à présenter leurs boutiques, ou corriger ma femme des péchés mortels de l'orgueil, de l'envie et de la vanité; ces petits défauts, mon cher monsieur le Fantasque, mon épouse seroit un ange accompli; mais dans ce moment-ci on ne la reconnaît plus; elle boucoule ses enfants s'ils lui demandent une tartine de beurre, elle menace de chasser son servante si elle veut aller à la messe, elle reçoit comme des caniches les amis de la maison, et moi-même, elle va jusqu'à m'appeler gros-tête, animal, bœuf, âne, si je lui passe seulement la main sous le menton. Enfin mon cher monsieur le Fantasque je ne vis pas et je serais même prêt à me faire mourir de mort violente si je ne savais pas que l'homme ne doit pas en toute justice se périr pour le simple amour d'une femme, ce n'est pas moins chagrinant de voir combien les choses sont changées quoique je sois toujours le même. Le printemps dernier, ma femme m'appelait mon cœur, mon élan, ma souris, mon rat, mon chat et toutes sortes d'autres jolis et tendres noms puisés dans l'histoire naturelle elle des petits animaux ou des légumes; c'est-à-tout du plus ravissant. Mais cette année vous avez vu comment elle me traite. Et pourquoi cela? l'arceque qu'elle vient être muvaise j'ai gagné à peine assez pour vivre et que je ne puis lui donner tout l'argent qu'elle voudrait avoir pour acheter mille riens inutiles qui ont des noms superbes et baroques tels que des bandanans, des chemis, des ruffand et qui sais-je, mille diverses appellations plus élégantes et plus in-ignifiantes les unes que les autres. Le désir d'aller fouiller de magasin en magasin, de se parer de cent fariboles à bon marché au moyen desquelles les femmes ruinent leurs maris, est plus fort que le devoir de mère, d'épouse de mon cher; si vous ne venez à mon secours, on pis encore je deviens fou; dites donc dans votre journal que les femmes qui valent de la toilette à tout prix sont des cervelées; que les marchands qui les tentent par leurs belles affiches et les riches étalages de leurs vitraux, d'immornx coquins, les époux imprudents qui laissent prendre à leurs moitiés l'habitude de courir au devant de la mode et de donner le mauvais exemple, de grands imbéciles qui ne savent pas tout le mal qu'il font. Je vous en prie, Monsieur le Fantasque dites toutes ces choses-là, de façon dans votre gazette, car me rendrez peut-être la tranquillité ou tout au moins, vous vengerez

UN MARI AUX ABOIS.

Mr. le Rédacteur.

En vérité il est fâcheux que vous ne receviez pas ces jours-ci le journal phibonome astronomico-politique-absurdo-religieux; car vous qui seriez vous y en trouvez rien de plus intéressant le fond comme dans la forme. Si j'osais vous offrir je souscrirais à cette feuille pour vous afin de me procurer le plaisir de savoir ce que vous en pensez, (cela vaudrait à coup sûr mieux que la matière y contenue) ou même je vous prêterais celle d'un de mes voisins qui a l'avantage de la recevoir sans l'avoir jamais demandée.

Par exemple dans le numéro de ce soir (Jeudi) de foi a dit qu'il voguait entre lors les existences ne veut pas pernoître aux autres le même ingratitudes puisqu'il lâche la teupte suivit aux

ceux qui vont là meurent comme des mouches je ne veux pas en faire autant quand vous me donneriez double du prix.—Eh bien lui a dit la reine, vous choisissez votre résidence, mais vous réintèrez quelque chose.—Je ne me ferai payer qu'à la fin, dit le chevalier, on saluait avec grâce et si vous êtes content de moi vous me donneriez ce que vous voudrez et votre jarré-tie par-dessus le marché, si cela plait à votre majesté.—"Topsi" il dit la reine en lui tapant dans la main. C'est un finot, elle savait bien ce qu'il faisoit en se confiant à la générosité de notre reine qu'est reconnue pour ses largesses.

Et tous les assistants étaient émerveillés de leur orateur qui assure voir tout ça dans les gazettes, quoique, comme j'ai pu m'en assurer en lui passant un journal de la rille que je lui prêtai de parcourir, il ne déchiffrait l'imprimé qu'il grand' peine. Ceux qui visitent les campagnes ont pu découvrir souvent de ces savants imposteurs qui avec de la morgue et de l'assurance font facilement croire à leur érudition. Mais à tout cela il n'y aura pas de remède tant qu'on lui d'éducation ne permette pas de rénumérer convenablement des instituteurs suffisamment instruits.

ÉTOFFES DU PAYS.

L'Usage s'en répand de plus en plus. Nous avons vu chez Mr. P. GIGRAN des étoffes bleues qui valent beaucoup mieux que le drap de pilote de même apparence; nous l'avons vu acheter de belles toiles faites aussi dans le pays et qui avec les perfectionnements que l'encouragement fera bientôt apporter, lutteront avec avantage contre celles des pays étrangers. Ce marchand se plaint de la lenteur des fabricants de campagne. Ses personnes instruites feront bien d'engager autant que possible les cultivateurs à soigner le baine de leurs moutons, à améliorer dans cette industrie. Les démanches dépriment la production, et ne peuvent qu'augmenter de jour en jour.

PIASTRES FRANÇAISES.

Depuis la mise en force de la loi sur les espèces monnayées les banques ne prennent les piastres françaises que pour 5 shillings; cela a l'effet de chasser un numéraire qui en général pèse plus que cette valeur. Dans les campagnes de Montréal elles passent pour 5 shillings et demi, nous apprenons que Mr. P. GIGRAN, jeune, marchand de la Basse-Ville se prend en paiement de marchandises pour ce prix-là, et qu'il les change pour 5s. et 4d.

Il se signe une réquisition pour la si long-tems promise assemblée en faveur des exilés. Espérons qu'elle aura lieu le soir, car on a pu voir dernièrement à deux ou trois reprises, que les réunions qu'on obtient dans un tems où les obstacles se peuvent y prendre part, ont trop l'air de mesures de coterie. Nous espérons aussi les personnes qui se sont chargées des préliminaires feront les choses dignes et n'exprimeront rien que les exilés n'avouassent eux-mêmes s'ils étaient consultés.

Le Herald de Montréal couvra de louanges Sir CHS. METCALFE. Signe que ce gouverneur n'a encore rien dit ni rien fait; mais à son premier acte de justice le vice-roi (comme l'appelle le journal tor) entendra bientôt une autre parole. Toujours est-il que l'excens du Herald ne sent pas bon, quoiqu'on en dise. Nous verrons.

Sir CHS. METCALFE a fait à l'Institut des Artisans de Québec un don généreux de £50 en lui accordant en même tems son patronage. Voilà qui est bien, selon l'esprit et selon la lettre.

SERVANTE DEMANDÉE.

UNE SERVANTE canadienne trouverait à se placer S'adresser à ce bureau.

quo je me contenterai de vous rapporter aussi bien que ma mémoire bâteuse me le permettra, la conversation que j'entendis à cette occasion.

—Quelles nouvelles y a-t-il en ville, demanda l'un des habitans, vous allez nous en donner de fraîches ou personne ne nous en apporte.

—Vous en attendez beaucoup de moi sans doute, parce que vous pensez que je les fais moi-même; mais je n'en ai pas aujourd'hui pour mon propre usage; vous savez que les cordonniers sont les plus mal chassés.

—Eh! Eh! dit le maître d'école, nous n'avons pas besoin des gens de la ville pour avoir des nouvelles; Dieu merci quand on a l'avantage d'avoir de l'éducation et de pouvoir lire par soi-même dans les documents publics on peut se passer des autres pour savoir comment vont les choses politiques.

—C'est vrai ça, dit un de ceux qui se tenaient à l'écart d'abord, mais qui s'approche d'un air empressé, dit qu'il entendit la conversation engagée, comme s'il n'avait été à un spectacle rare; c'est vrai ça et j'avons bien du honneur dans notre ignorance d'avoir un homme comme monsieur le maître d'école qui a la complaisance de lire en son particulier les gazettes et de nous rapporter en gros tout ce qu'il trouve de curieux.

—Mais dites-nous donc, interrompit un autre si on pense que le gouverneur Bagou est mort ou si on aura la consolation de le revoir encore à Québec, ce clair homme.

—Eh! faudra-il vous redire cent fois la même chose, dites dures que vous êtes dit d'un air outré le magister; ne vous a-t-je pas déjà expliqué tout ce qui en est sur ça comme aux autres choses. Voyez-vous, voici toute la politique en quatre mots; vous ne verrez plus votre Bagotte que vous aimez tant, par la bonne raison qu'il y a plus de quinze jours qu'il est mort; j'ai découvert ça dans un article du Canadien qui est dans les secrets esclabés; on n'a encore pas cette chose-là tout d'un coup, vous pensez bien, afin de ne pas causer de la rumeur, car il y en aurait, ça n'est sûr, chez les anglais qui sont tous en respect par la crainte de l'uni et père des canadiens. C'est dommage qu'un homme comme ça meure; voilà ce que c'est que de faire de meurer les gouverneurs à Catarakoui; la reine s'en mord les pouces à l'heure qu'il est allez et nous autres canadiens nous pourrions bien faire de même; car sans lui en aurions-nous des tailles à payer, tous les ans, pour nos portes, pour nos chaises, pour nos bestiaux, pour nos enfans, pour nos meubles! ce fait fêtem, rien qui n'y joient; mais il y a bientôt mis bon ordre. Un jour qu'il passait devant la chambre d'assemblée, il entendit parler que nos membres voulaient mettre des taxes, il entra furieux et leur dit, messieurs vous voulez mettre des taxes sur nos canadiens, je ne permettra pas ça, entendez-vous. Pour les barrières je n'en dis rien, ce qui est fait est fait, mais ne vous avisez pas de faire payer pour d'autres choses ou sinon je vous disouse pour toujours et je vous renvoie chacun chez vous sans vous donner vos dix chaînes de gages.

—Où le brave homme! s'écrièrent à la fois plusieurs auditeurs émerveillés.

—Mais ce n'est pas tout, continua le maître d'école, vous savez qu'il y a mis dans les grosses pièces d'argent beaucoup de nos canadiens; eh bien il en voulait mettre beaucoup d'autres encore, il aurait pu tout son bon-œil parmi les canadiens, mais ceux qu'il demandés lui ont dit que sur leur âme, foi et conscience ils ne se sentaient pas capables de remplir cet engagement là; alors il a été obligé de s'adresser à messieurs les anglais qu'on lui d'expérience dans tout ça que nous autres. Oh s'il avait vu, ce on aurait vu bien d'autres changemens, mais à présent il faut voir ce que va faire le nouveau.

Par exemple lui c'en est un qui n'a pas froid aux yeux et s'il veut le bien du Canadien n'y aura pas à rien dire, faudra que ça se fasse. Quand on pense qu'il a eu l'audace de dire à la reine qu'elle l'a fait demander pour le nommer gouverneur du Canada! Oui, madame, j'imagine que vous n'êtes d'aller, mais je ne veux pas demeurer à Catarakoui parce que je n'ai pas envie de me faire crever à votre service; tout

Le temps est venu et l'opinion du pays l'exige... Le temps est venu et l'opinion du pays l'exige...

Si j'ai rien de plus intéressant à vous offrir... Si j'ai rien de plus intéressant à vous offrir...

Je suis etc. TOUILLE.

Annouces.

Aide-toi le ciel t'aidera.

Le Docteur P. M. Barty, Médecin... Le Docteur P. M. Barty, Médecin...

Faubourg St. Roch... FAUBOURG ST. ROCH.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Je suis obligé à transporter mon magasin... Je suis obligé à transporter mon magasin...

HOTEL

De Mahéus, N° 16, Rue Couillard, Haute-Ville.

M. DE MAHEUS informe ses amis... M. DE MAHEUS informe ses amis...

PROSPECTUS.

Brochures de musique sacrée... Brochures de musique sacrée...

Le sommaire de cet ouvrage... Le sommaire de cet ouvrage...

Pour la commodité des individus... Pour la commodité des individus...

Le premier numéro sortira... Le premier numéro sortira...

Le second, le 15 Janvier... Le second, le 15 Janvier...

MODES DU

PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ.

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

LES MODES PAR PARIS, DE ECUIRES ET DE NEW-YORK.

Ainsi que les coupes qui y ont rapport... Ainsi que les coupes qui y ont rapport...

M. B. GIVIERGE, MARCHAND TAILLEUR... M. B. GIVIERGE, MARCHAND TAILLEUR...

Québec 3 Mai 1843. P. B. Il vient de recevoir un assortiment... P. B. Il vient de recevoir un assortiment...

MANUFACTURE DE POELES RUSSES A PATENTE.

M. S. MOLINSKI prie ses personnes... M. S. MOLINSKI prie ses personnes...

TABAC! TABAC! TABAC! A VENDRE PAR LE SOUS-SIGNÉ... TABAC! TABAC! TABAC! A VENDRE PAR LE SOUS-SIGNÉ...

P. GINGRAS, Juvv. Rue Champlain, No. 343, Basse-Ville... P. GINGRAS, Juvv. Rue Champlain, No. 343, Basse-Ville...

PROFESSES DU PAYS.

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

P. GINGRAS, Juvv. Rue Champlain, No. 343, Basse-Ville... P. GINGRAS, Juvv. Rue Champlain, No. 343, Basse-Ville...

A VENDRE. PAPIERS PEINTS.

De J. H. DUFOUR & LEROY DE PARIS... De J. H. DUFOUR & LEROY DE PARIS...

PAUL ET VIRGINE, paysage gravé en treize... PAUL ET VIRGINE, paysage gravé en treize...

LEVEE BLEU. RELIURE.

François Maveau, Relieur... François Maveau, Relieur...

Faubourg St. Jean, RUE ST. OLIVIER, No. 104... Faubourg St. Jean, RUE ST. OLIVIER, No. 104...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

JOS. LYONNAIS, L'IMPRIMEUR.

ST. ROCH, RUE DES PRAIRIES, No. 34... ST. ROCH, RUE DES PRAIRIES, No. 34...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

A LOUER. A VENDRE une grande maison...

Québec 1er Octobre 1843. M. SAUVAGAU.

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...

Je suis obligé à remercier mes amis... Je suis obligé à remercier mes amis...